

Discours de *M. Jules Bréant*, Proviseur du Lycée de 1933 à 1946.

Ce discours fut prononcé en juin 1945.

Mesdames, Messieurs, Mes Amis,

Cette année encore, M. le Ministre a chargé les chefs d'Etablissements du discours de la Distribution des Prix, en leur prescrivant de retracer l'histoire de leur Lycée de 1939 à 1945 ; en particulier, le rôle du personnel et des élèves dans la Résistance, et dans les armées de la Libération et de la Victoire. Ce document sera conservé aux archives. Préambule au Palmarès scolaire, il devrait être surtout un Palmarès complet de nos héros et de nos martyrs, exempt d'erreurs et d'omissions.

Hélas, nous sommes encore loin de pouvoir le constituer de façon pleinement satisfaisante. Malgré nos appels répétés, beaucoup de ceux qui furent les acteurs glorieux ou obscurs du grand drame ne nous ont pas renseignés, ou l'ont fait avec une modestie ou une imprécision embarrassantes. Combien aussi de nos anciens élèves ne sont pas rentrés en France ; combien dont nous sommes toujours sans nouvelles, et que peut-être nous ne reverrons plus. Pour cette partie des annales du Lycée pendant la seconde guerre mondiale, il nous faudra donc nous borner à citer les noms, les faits et dates, à lire les citations et les extraits de lettres qui nous ont été communiqués. Si fragmentaire que soit notre récit, ces passages n'en seront pas moins les plus émouvants et les plus riches en exemples réconfortants, comme en leçons inoubliables.

*
**

De même que la plupart des plans et prévisions militaires de 1939, ceux établis pour l'emploi du Lycée de Garçons du Mans pendant la guerre furent bouleversés presque en entier : le départ massif des maîtres pour l'armée, et les mesures de dispersion en face du danger aérien, avaient fait envisager la suppression de l'Internat et de plusieurs chaires. En réalité, le refuge ici de plusieurs centaines de jeunes gens des établissements de Paris, de l'Est ou du Nord, dès septembre 1939, et la création d'un centre provisoire important de préparation aux Grandes Ecoles, doublèrent le nombre des maîtres et des élèves.

A peine les soldats qui furent équipés au Lycée étaient-ils partis pour le front, que nous devions préparer l'accueil de cinq à six cents élèves des classes secondaires, en

plus de 180 candidats aux Grandes Ecoles. En outre, nous dûmes céder une moitié de nos salles aux jeunes filles, dont l'établissement devenait hôpital temporaire. Il fallut installer une annexe à l'Ecole Albert-Maignan pour la préparation aux Ecoles, transformer une partie des combles en « thurnes », aménager deux classes dans notre Salle des Actes, une au Petit Parloir, et quatre au Petit Lycée pour les fillettes. Des cours eurent lieu dans les salles d'étude, de travaux pratiques et dans un dortoir. Néanmoins, le manque de locaux et la nécessité de réduire au minimum les allées et venues des élèves par mesure de prudence, nous obligèrent à n'accueillir, le matin, que les « Grands » et à réserver les après-midis aux moyens et aux petits. Par mesure de précaution contre les bombardements nocturnes, tous les jeunes internes durent prendre pension en ville pour laisser la place à ceux des classes d'examens.

Dix-sept de nos professeurs sur vingt-trois furent mobilisés dès septembre 1939. Il nous en vint près de trente, dont une dizaine de dames, des grands établissements de Paris et de province, Censeur, Econome, Sous-économe, plus de la moitié de nos agents mobilisés durent être remplacés.

Les deux inoffensives mitrailleuses braquées sous nos murs vers un ciel obstinément serein ; le passage de troupes et de matériel, le défilé martial de nos futurs Saint-Cyriens, se rendant en bonnet de police, à l'Ecole des Arts appliqués, ou à la « préparation militaire », en bourgeron, flingot sur l'épaule, troublèrent à peine le calme de notre paisible quartier. Les cours, commencés à la mi-octobre, se poursuivirent deux trimestres sans autres incidents que les frasques pittoresques des « Taupins » et des « Cyrards », dont le malaise ambiant réfrénait à peine le besoin d'« épater le bourgeois ». N'allaient-ils pas, ces grands gamins, partir à leur tour pour le front, à peine finie cette année scolaire, et ne devait-on pas être indulgents pour leurs fredaines ? Parmi la torpeur et le pessimisme qui nous environnaient, ne donnaient-ils pas l'exemple bienfaisant du désir de combattre et de la foi dans la victoire ? L'externement de nos jeunes pensionnaires nous causa de bien plus graves préoccupations, et s'avéra fâcheux pour un bon nombre.

Pendant ce temps, nous gardions le contact avec les maîtres, les agents et les anciens élèves mobilisés ; leurs lettres ou leurs visites à l'occasion des permissions, ne laissaient pas de nous troubler par les échos inquiétants qu'elles nous apportaient sur l'insuffisance de la préparation et de l'armement de nos troupes. Peu à peu, l'impatience et le doute gagnèrent nos élèves comme nous-mêmes : l'écrasement de la Pologne en quelques semaines, grâce aux blindés et aux avions dont nos soldats constataient, sur leur propre front, le nombre et la qualité insuffisants, dessilla cruellement les yeux en dépit d'affiches outrecuidantes sans cesse renouvelées sur nos murs.

A peine rentrés du congé de Pâques, les candidats aux écoles durent donner le dernier coup de collier en prévision des concours, dont la date fut avancée au début de

Mai. Déjà, des réfugiés venus du Nord et de l'Est commencèrent à traverser notre cité, semant sur leur passage les rumeurs les plus alarmantes. Les épreuves écrites des Concours se déroulèrent dans la fiévreuse attente d'un exode qui allait à son tour notre ville, traversée par un flot de fugitifs de jour en jour croissant. Le travail scolaire des maîtres et des élèves alternait avec l'aide aux réfugiés, de nuit le plus souvent, à la gare et aux carrefours ; ils firent assaut de dévouement aux malheureux apeurés et presque dénués de tout. Le Lycée fut, pendant un mois, une étape pour les universitaires et les étudiants du Nord et de la Normandie en fuite vers le Sud. Enfin, le 15 juin, fermeture des écoles, ordre aux élèves pensionnaires de rejoindre leur famille. Où ? Un bon nombre déjà l'ignorait. Trousseaux et livres furent abandonnés au Lycée ; une centaine de nos jeunes gens déjà « repliés » prirent la route, sac de montagne au dos ou ballot à l'épaule, vers Guéret, lieu de repli de plusieurs administrations du Mans. Un certain nombre furent hébergés au Collège, où le Censeur et l'Econome transportèrent leurs archives. Je n'oublierai jamais la consternation peinte sur le visage de nos « grands », forcés de fuir à leur tour, alors qu'ils s'étaient promis de partir pour le front dès la fin de l'année scolaire. Quant aux examens du baccalauréat, ils ne purent avoir lieu qu'au début de juillet.

*
**

Le 23 juin, apparition des premiers allemands au Lycée, bientôt suivie de l'évacuation des quelques soixante-dix réfugiés qui avaient été incapables de pousser plus loin vers le Sud. Notre maison devint bientôt une « Frontsammellstelle » d'où les permissionnaires partent vers l'Allemagne, et où ils reviennent se grouper pour rejoindre leurs unités ; elle est donc une source précieuse pour qui voudra renseigner nos amis d'outre-Manche sur la répartition des troupes d'occupation dans l'Ouest de la France ; aussi sommes-nous l'objet d'une surveillance étroite de la part des occupants. Tous les membres du personnel doivent être porteur d'un laissez-passer, et nous avons beaucoup de peine à obtenir que la plupart des fonctionnaires et agents logés gardent leur appartement. Des sentinelles à toutes les portes, un poste de garde au petit parloir, une sentinelle à la lingerie, d'où l'on ne peut retirer aucun trousseau sans autorisation écrite du « Major ». Celui-ci, hitlérien farouche, homme violent et brutal, s'attache à se faire redouter de ses subordonnés eux-mêmes. Il hurle et cogne comme un furieux, quand son naturel lui fait oublier les ordres qu'il a reçus d'être « correct » avec les Français. Dès le 11 Juillet, le Proviseur, accusé d'offense au Führer, est arrêté, malmené, menacé de mort, mais interrogé et libéré le soir-même, grâce à l'énergique intervention de M. L'Inspecteur d'Académie HILLERET. Après plusieurs menaces de représailles en cas de « sabotage » par les élèves du matériel militaire remisé sous nos préaux, ce fut l'unique incident sérieux qui marqua la première occupation allemande du Lycée entre le 20 Juin 1940 et le 12 Février 1941, jour de départ de nos hôtes indésirables. Là encore, les démarches de M. L'Inspecteur d'Académie nous furent des plus précieuses. Je tiens à lui dire de nouveau toute notre gratitude ; grâce pour une part à ses multiples interventions, maîtres et élèves purent

achever l'année scolaire, soulagés de la menace constante d'incidents fâcheux, et débarrassés de voisins désagréables, envieux de voir nos jeunes gens poursuivre leurs études tandis que les leurs étaient sous l'uniforme.

Nous avions d'autant plus raison de nous réjouir de la libération du Lycée que, de mois en mois, le nombre allait croissant de nos élèves qui, impatients d'effacer la honte de l'armistice et de secouer le joug ennemi, se rangeaient avec enthousiasme sous le signe de la Croix de Lorraine, commentaient ardemment entre eux les appels du Général de GAULLE et les communiqués de la B.B.C., se passaient en secret des tracts que nos « fouilles » bienveillantes ne découvriraient jamais, tout cela en attendant de pouvoir gagner la zone « libre », puis l'Algérie ou la Grande-Bretagne, via l'Espagne. Il valait mieux, évidemment, que tout ceci demeurât entre nous, sans compter que nous avions « camouflé » plusieurs jeunes Alsaciens-Lorrains et Israélites, et devons accueillir bientôt un de nos agents, prisonnier évadé d'Allemagne, pour qui la proximité des occupants ne laissait pas d'être inquiétante.

A la rentrée d'octobre 1940, le bilan de nos pertes pendant la première phase de la guerre était le suivant : l'agent GAREL grièvement blessé à Dunkerque, trois professeurs prisonniers de guerre : le soldat ARLUISON, professeur de chant, le lieutenant BOUVET Guy, professeur d'Anglais et l'aspirant MOROT-SIR, professeur de philosophie ; trois maîtres d'internat : MM. GATEL, LEMAITRE et LEROY, et l'agent C. LOISON, également prisonniers.

Dès l'automne 1940, plusieurs de nos anciens élèves avaient rejoint les Forces françaises libres, soit en Grande-Bretagne, soit en Afrique du Nord : tels le Commandant Pierre SICAUD, qui, Administrateur des Colonies à Djibouti en 1934, Lieutenant dans un Régiment de Tirailleurs sénégalais en 1940, fait prisonnier après de durs combats jusqu'au delà de la Loire, s'évade et est repris deux fois ; après maintes péripéties, on le retrouve Capitaine dans un corps de parachutistes en Angleterre, à la tête duquel il descend en Bretagne le 5 août 1944, et, souvent aidé de quelques hommes seulement, conduit des patrouilles et des coups de main d'une audace inouïe. Le 12 Septembre, il joue un rôle décisif dans la libération de la ville d'Accolons, inflige à l'ennemi des pertes nombreuses et fait 70 prisonniers. Décoré de la Légion d'Honneur le 20 janvier 1945, et cité à l'ordre de l'Armée de l'Air le 25 Février, il a été proposé pour une haute distinction américaine en reconnaissance des services extraordinaires rendus par lui à nos alliés : le Capitaine observateur VENARD, du 2^e Régiment étranger, qui, blessé grièvement le 14 juin 1940, évadé de l'hôpital en Septembre, fut tué le 20 avril 1942 en Tunisie ; le pilote d'essai Lieutenant GUINARD, de l'escadrille « Ile-de-France », et le Capitaine Roland de la POYPE, un des « as » de la fameuse escadrille « Normandie-Niemen », qui s'illustrera dans des combats dignes de Guynemer contre les *boches* sur la Manche et surtout en Russie. Tel encore, l'Adjudant Georges PAQUETEAU qui, après avoir lutté pied à pied avec sa compagnie de Génie afin de retarder l'avance allemande en Juin 1940, est fait prisonnier en Côte-d'Or, s'évade et rejoint ses deux frères officiers dans des régiments algériens. Il

prendra part aux combats de Tunisie de Janvier au mois d'Avril 1943, puis en Septembre-Octobre 1944, le long du Rhône et de la Saône jusqu'à Belfort, où, grièvement blessé, il devra subir l'amputation d'une jambe.

En mars 1940, M. MOORTGAT, professeur d'allemand, est détaché à l'Institut français de Bucarest, puis à la Chancellerie diplomatique de Budapest sur la recommandation de l'homme de confiance du général de Gaulle ; il peut ainsi rendre service à de nombreux compatriotes prisonniers, évadés en Hongrie, de même qu'aux membres de la colonie française. Il noue des liens multiples avec les milieux hongrois anti-nazis. Les *boches* finissent par découvrir son activité, et il leur échappe de peu en décembre 1944. Caché au Musée National pendant le siège de Pest par les Russes, il est délivré le 16 janvier 1945. Secrétaire du représentant français, il prendra part aux négociations avec les Russes jusqu'à son retour en France.

En 1942, M. DAUM, à qui son enfance en Alsace annexée n'avait inspiré nulle tendresse pour les « occupants », nous arrive en janvier, révoqué par Vichy de ses fonctions d'Inspecteur d'Académie. Il organise l'armée secrète dans la Sarthe d'Octobre 1942 à Octobre 1943, met sur pied la subdivision F.F.I.M. 4 (Forces Françaises de l'Intérieur du Maine, comprenant les départements de la Sarthe, de la Mayenne et de l'Orne). Il a repris son enseignement de l'histoire : belle occasion pour préparer nos lycéens à la lutte clandestine, puis ouverte contre les *boches*. Mais, écartant prudemment toute offre de volontaires trop jeunes et insuffisamment trempés, il n'accepte que celle d'un seul de ses grands élèves, BOUTTIER Ferdinand, un « Philosophe », taille d'athlète, regard et voix d'une douceur quasi féminines, front têtue, obstinément muet sur ses « occupations extra-scolaires », « remarquable de sang-froid et de décision » (pour citer son chef lui-même) : constamment en voyage, chargé de toutes les missions dangereuses : liaisons difficiles, transports d'armes audacieux (son plus bel exploit fut la traversée du Mans avec un camion chargé de 5 tonnes en plein jour, au milieu d'une colonne de camions allemands). Arrêtés le 22 Février 1944, maître et disciple sont déportés en Juin, après avoir enduré sans mot dire les tourments de la Gestapo.

M. DAUM trouva en M. SORTAIS, instituteur au Petit Lycée, son « meilleur chef de Groupe ». Infatigable, dévoué, toujours prêt à servir, M. SORTAIS a « camouflé » des dizaines de réfractaires, et parcouru le département dans tous les sens pour constituer des groupes. En décembre 1943, il est chargé du commandement de toutes les liaisons entre l'Ouest (Bretagne, Normandie, Vendée) et Paris. Obligé de prendre le maquis en février 1944, il dirige la résistance aux chars, prépare des pièges, met sur pied les équipes qui empêcheront la division « Das Reich » d'arriver à la bataille de Flers. En juin, il devient Chef d'Etat-Major de la Subdivision M4, après avoir réorganisé les groupes de la Sarthe, de la Mayenne et de l'Indre-et Loire. D'une activité prodigieuse, d'une énergie indomptable, il dirige de nombreux sabotages et, en Août, on le trouve à tous les combats, détruisant à lui seul trois chars et dix-sept camions. Sa fiche, trouvée au siège de la Gestapo, 69, rue des Fontaines, au Mans,

porte la mention « à prendre à tout prix, mort ou vivant ». Sa tête est mise à prix 200.000 francs (rapport de M. DAUM). M. SORTAIS a été décoré de la Médaille de la Résistance.

Un autre de nos maîtres¹, qui préfère que l'on taise son nom, rendit aux Résistants des secours particulièrement précieux grâce à son absolue discrétion : il accueillit plusieurs agents secrets pourchassés par la Gestapo, recela et transmit les correspondances trop compromettantes pour être confiées à la poste.

M. MARCHAL, Professeur de Première, chef Eclaireur magnifique, nourrit chez ses élèves et louveteaux, la flamme de la résistance. Ayant chez lui un poste émetteur clandestin, il sera arrêté le 24 février 1944 avec sa jeune femme, transféré à Compiègne, et déporté à Buchenwald, puis à Stassfurt, où il succombera le 17 janvier plus tard, miné par les privations et les mauvais traitements. L'un de ses compagnons de captivité, un simple ouvrier parisien, qui lui doit le courage d'avoir supporté jusqu'au bout privations et travaux exténuants, a témoigné en termes émouvants dans leur naïveté, de l'influence bienfaisante que M. MARCHAL ne cessa d'exercer sur son entourage par sa foi rayonnante, son courage inflexible, et son dévouement aux plus humbles de ses compagnons de misère.

M. POIREE, Professeur d'Education Physique, fut un agent de renseignements et de liaison avec Paris, plein de décision et de sang-froid. M. PAPILLON, Professeur-adjoint, rendit lui aussi des services précieux comme agent de renseignements et de liaison. Il hébergea des pigeons-voyageurs pour les communications avec Londres, et plusieurs maquisards recherchés par les *boches*.

Enfin deux de nos anciens maîtres, MM. BOUVET Roger, Professeur de Première, et LUSSET, Professeur d'Allemand, furent d'intrépides organisateurs de la lutte clandestine à ses débuts dans notre région. M. LUSSET fit bon usage de sa parfaite connaissance de l'allemand et prit une part importante à la libération de la capitale. Quant à M. BOUVET, arrêté au Mans peu après MM. DAUM et MARCHAL, il fut, comme eux, déporté en Allemagne, après trois mois de cellule au Mans avec interrogatoires accompagnés des sévices habituels, et un séjour à Compiègne.

M. DAUM, ainsi que tous nos prisonniers de guerre, nous sont revenus sains et saufs ; nous voulons encore espérer que M. BOUVET² Roger et son ancien élève et ami, BOUTTIER³ Ferdinand, dont nous sommes sans nouvelles depuis de longs mois, nous reviendront bientôt, eux aussi.

**

¹ Il s'agit peut-être de Mlle Paule de Rotalier, professeur d'espagnol et d'italien.

² M. Bouvet est décédé le 10 décembre 1944 au camp de Neuengamme.

³ M. Bouttier est décédé le 2 février 1944 au camp de Neuengamme.

Entre temps, la vie du Lycée s'était poursuivie dans des conditions relativement privilégiées : les bombardements de plus en plus nombreux de notre région visaient des objectifs militaires assez distants de notre quartier pour que nos élèves ne fussent pas contraints de descendre aux tranchées-abris ou dans les caves à chaque alerte, ce qui eût par trop désorganisé leurs études et fatigué nos internes par manque de sommeil. Les exercices d'alerte, de refuge et de prompts secours n'en étaient pas moins régulièrement accomplis. Ces derniers furent précieux à nos grands élèves, dont les équipes se distinguèrent par leur allant et leur courage lors des bombardements des 7 et 14 mars 1944 qui affligèrent si durement notre cité. Les prescriptions de la Défense passive furent appliquées avec une rigueur croissante. Durant deux années, nous vécûmes dans le demi-jour de nos vitres couvertes d'un épais badigeon bleu : le soir, des panneaux de carton goudronné ou d'épais rideaux cachaient toutes les ouvertures. Les « pannes » de lumière se firent plus fréquentes à mesure que les sabotages se multipliaient : nous n'avions ni lampes ni bougies en suffisance pour y remédier. L'on conçoit que la discipline et le travail en souffrirent fâcheusement.

Les restrictions alimentaires commençaient à affecter visiblement nos élèves, les grands surtout, à qui l'unique tranche de pain de 100 grammes, rigoureusement pesée trois fois par jour, ne suffisait guère. Il n'était plus besoin de réfréner le gaspillage : tous les petits plats, même ceux de carottes ou de rutabagas, étaient consciencieusement nettoyés. On dévorait les biscuits vitaminés, fournis en nombre décroissant par le « Secours National », toujours prêt à recevoir le montant de nos souscriptions, mais de plus en plus avare dans son aide.

Heureusement, l'Education Physique et les jeux de plein air (sept heures par semaine) devait fortifier les jeunes gens sous-alimentés : des films de propagande nous montraient des équipes d'écoliers maniant pelle et pioche à qui mieux mieux, creusant des piscines et construisant des stades, en dépit des rations alimentaires que le Français moyen, gâté par les années d'abondance d'avant-guerre, trouvait ridiculement insuffisantes. Le problème vestimentaire devint, pour les familles, de plus en plus difficile à résoudre. Comment résister aux demandes d'exemption de jeux en plein air qui n'étaient que trop souvent justifiées ?

On ne pouvait pas non plus attendre de nos enfants le même effort intellectuel. Il fallut comprimer horaires et programmes ; les épreuves orales du Baccalauréat furent supprimées. D'ailleurs, nos élèves, les externes en particulier, étaient trop distraits de leurs études par le drame terrible qui se déroulait en France et dans le monde, par les soucis matériels de leur entourage, surtout par la tristesse et l'inquiétude qu'entretenait, dans leur foyer, l'interminable et dur exil d'un père ou d'un frère prisonnier ou déporté en Allemagne. Aussi le niveau de nos classes déclinait-il sensiblement chaque année.

Le débarquement libérateur était attendu dans une fièvre croissante par nos élèves. L'écho des prouesses de leurs aînés de la Résistance que n'arrêtaient nullement les

répressions de plus en plus sauvages des nazis, les espoirs de jour en jour grandissants qui bondissaient en eux à la lecture des communiqués de victoire de nos alliés, occupaient leur esprit bien plus que ne faisaient leurs études. Une dizaine des plus âgés n'y tinrent plus, délaissèrent résolument leurs livres et prirent le maquis. Nous nous étions attachés à mener avec toute la lenteur possible et à rendre pratiquement inefficace le recensement obligatoire de nos « grands ». La plupart de ceux qui furent appelés par le travail obligatoire en Allemagne se déroberent, pour entrer bientôt après dans les groupes de Résistants. D'autres, plus jeunes, menèrent de front, tant bien que mal, leurs études et leur « travail » clandestin.

*
**

L'éventualité d'un débarquement en Normandie se précise. Les bombardements se multiplient sur notre région. Dès les premiers jours de mai, un bon nombre de nos jeunes élèves se réfugient à la campagne et travaillent par correspondance. On décide d'avancer de trois semaines la date du Baccalauréat. Les examens sont terminés le 2 juin ; seules, les copies de la première partie parviennent à Caen, où elles seront détruites par l'incendie, un mois plus tard ; celles de la seconde, dont les convoyeurs sont arrêtés en chemin par le bombardement d'Argentan, ne seront sauvées que par miracle.

Nos lycéens passent à la Résistance ou dans les Forces Françaises Libres plus nombreux de jour en jour. Il nous faudrait allonger démesurément ce récit pour conter, même en bref, les faits héroïques de chacun d'eux. Ils seront relatés comme il convient au Livre d'Or que nous avons entrepris. L'an passé, dans mon allocution de la distribution des prix, j'évoquai ceux de Pierre CONNAN, de Pierre LEMONNIER, des frères Bernard et Gilbert STOCKHAUSEN, le premier, engagé volontaire dans l'infanterie coloniale, tombé au Champ d'Honneur le 9 avril 1945, près de Stuttgart à l'âge de 18 ans ; le second, mêlé à maint « coup dur », dans une troupe de choc, jusqu'à la victoire ; je citai quatre des cinq fils de M. l'Inspecteur d'Académie HILLERET, dont le second, Claude, fut tué le 20 juin 1944 en couvrant la retraite de ses compagnons de combat du maquis de la Charnie.

Nommons encore, parmi nos élèves ou anciens élèves, membres des Groupes mobiles franco-anglais, ou autres, Gabriel ARNOUX, ENARD André, Pierre LEROUX, Pierre RAGUIDEAU, Pierre LACHAUD, tous décorés de la Croix de Guerre ; PICHON Michel, André HAMON, SALAUN Max ; Jacques BALLU, parachutiste, grièvement blessé en Alsace et amputé d'une jambe ; enfin l'élève-instituteur Jean BARJAUD⁴, cas de « folie héroïque », pour citer son chef, et qui, déporté en Allemagne, ne nous est pas encore revenu. D'autres élèves-maîtres, ALLARD, CASTELLA, COUDRAY, RENOUX, TARDIF et VIVET, furent des premiers engagés volontaires dans les armées de la libération.

⁴ Jean Barjaud ne revint pas de déportation. Interné dans le camp de Bergen Belsen, il disparut vers la fin de l'année 1944.

Que nos anciens combattants, omis par ignorance dans cette liste, que leurs proches, veuillent bien nous en excuser, et nous aider à compléter au plus tôt notre Livre d'Or.

Au Lycée du Mans, comme dans le pays tout entier, des gestes multiples de solidarité furent un vigoureux démenti aux pessimistes qui ne voyaient en leurs compatriotes qu'égoïsme et étroitesse de cœur. Durant ces cinq années terribles, personnel et élèves sont demeurés unis par le plus bel esprit de dévouement aux œuvres d'entraide. Outre celles que nous subventionnions traditionnellement, ils ont souscrit sans compter aux œuvres de secours aux réfugiés, aux sinistrés, aux déportés et prisonniers. Le montant annuel des dons en espèce est passé de 3 000 francs en 1939 à 38 650 en 1945. Dès l'hiver 1939, une douzaine de soldats sans famille furent adoptés par nos classes, et vingt prisonniers de guerre, dont quelques uns des nôtres, reçurent régulièrement des colis préparés ou payés par nos enfants. Il y eut toujours trop de volontaires pour les collectes en ville. Quantité de vêtements, de linge, et d'autres objets indispensables, ont été distribués aux réfugiés et aux sinistrés du Mans et de notre Académie. Enfin, nous avons envoyé plusieurs centaines de livres aux étudiants prisonniers, et aux écoliers des régions dévastées de Normandie, de Bretagne et d'Alsace-Lorraine.

**

Trois jours après le débarquement en Normandie des premières divisions anglo-américaines, le Lycée est réoccupé par les Allemands et transformé en un vaste hôpital pour blessés légers. En fait, il en vint tant, au bout de quelques jours, que les médecins durent les admettre sans discrimination. Il fallut abattre le grand portail et élargir l'entrée pour permettre aux autobus parisiens qui les amenaient de pénétrer dans la cour des « Moyens ». On en logea partout, même sous les combles et dans la chapelle. Les gradins de nos amphithéâtres et leurs antiques chaires furent arrachés pour faire place aux paillasses et aux chalits. Le personnel sanitaire ne pouvait donner que les soins les plus sommaires ; même les objets de pansement leur manquaient, ou étaient remplacés par des « Ersatz » pitoyables ; leurs blessés, dont une proportion élevée de vieux et de tout jeunes, aux uniformes délavés, élimés et pouilleux, aux mines hâves, visiblement harassés et découragés, étaient pour nous un spectacle des plus réconfortant.

Dès le 4 août, premiers préparatifs de départ, les places et avenues autour du Lycée sont couvertes d'autobus et d'ambulances dissimulés sous les arbres. Les Américains nous survolent chaque jour plus nombreux ; les *boches* surveillent le ciel avec une inquiétude croissante ; les bombardements de notre ville se multiplient, et les occupants de plus en plus nerveux ont hâte, visiblement, de nous quitter. Au matin du 5 août, grand branle-bas de départ : nos hôtes déménagent, méthodiques et consciencieux comme toujours : gros matériel d'abord, puis blessés graves, bientôt suivis des cas légers. Nos fuyards ne sont pas si pressés qu'ils ne trouvent le temps

d'emporter toutes nos couvertures de laine et une partie de notre matériel de cuisine et de réfectoire, malgré nos efforts pour les soustraire à leur rapacité. En revanche, les médecins et l'officier gestionnaire avaient tenu leur promesse de respecter nos bibliothèques. Jamais eux-mêmes ni leurs soldats n'y pénétrèrent.

Du 6 au 8, libération de la ville par les Américains et les F.F.I. Les trois couleurs flottent déjà à l'entrée du Lycée que des tirailleurs boches isolés rôdent encore dans nos parages. Le bombardement de notre quartier, le 6 août, à 13 heures, et l'explosion des mines qui firent sauter les ponts de la Sarthe, à quelques centaines de mètres du Lycée, secouèrent sérieusement nos murs, mais nous fûmes quittes pour quelques cloisons intérieures « soufflées » et une centaine de vitres en miettes.

Avant la fin du mois, des contingents américains s'installaient chez nous. Ils nettoyaient et désinfectaient, avec leurs moyens puissants et perfectionnés, notre maison laissée par les Allemands dans le désordre et la malpropreté d'un départ précipité sans espoir de retour. Voiture électrogène, poste de radiotélégraphie, lignes téléphoniques, réservoir d'eau filtrée en toile imperméable, réchauds à essence pour la cuisine, tout fut installé en un clin d'œil. Peu après, nos réfectoires se transformaient en mess et en bar pour les officiers, notre salle de jeu devenait un « auditorium » pour séances de cinéma et de music-hall. Nos hôtes accueillirent avec empressement notre offre de causeries et de discussions en anglais sur les gens et les choses de notre pays qu'ils étaient curieux de mieux connaître ; ils acceptèrent plus volontiers encore des leçons de français dont l'utilité immédiate séduisit leur esprit pratique. Ces séances rompaient la monotonie de loisirs qu'ils ne furent pas autorisés à passer en ville durant le premier mois de leur séjour parmi nous.

A vrai dire, nos entretiens avec les Yankees nous apprirent plus sur eux-mêmes et leur pays que nous ne pouvions raisonnablement espérer leur enseigner sur la France et les Français dans le peu de temps dont nous disposions. Nos auditeurs nous marquèrent néanmoins leur gratitude par un don généreux à la Caisse de Secours aux Universitaires sinistrés de l'Académie de Caen que nous venions de créer.

Notre initiative fut bientôt reprise sur une échelle beaucoup plus large, et considérablement développée par le Comité manceau des Amitiés Franco-Alliées, auquel plusieurs professeurs du Lycée prêtèrent leur concours. Ils avaient, entre temps, donné des leçons de français aux officiers et aux sous-officiers de l'Etat-Major américain du Mans, et versé leurs honoraires à notre Caisse des Œuvres. Nos anglicistes et plusieurs de leurs meilleurs élèves rendirent, en outre, des services précieux comme interprètes. Ils furent aussi les introducteurs tout désignés d'un bon nombre d'Américains dans leurs familles, et, de la sorte, les ouvriers d'un rapprochement et d'une amitié fondés sur une connaissance mutuelle plus intime, qui sera peut-être un de nos meilleurs atouts dans le grand jeu international d'après-guerre.

Malgré notre désir de laisser à nos hôtes le meilleur souvenir de leur séjour au Lycée, nous fûmes très heureux que, à la demande des autorités académiques, leurs chefs consentissent à libérer tout le Lycée dès la fin septembre dernier, si bien que la rentrée put se faire à la date habituelle. Depuis lors, plusieurs de nos professeurs ont continué de participer aux cours d'anglais fondés par les Amitiés Franco-Alliées pour un public toujours plus nombreux.

Le 11 novembre 1944, l'anniversaire de l'Armistice de 1918 fut l'occasion, devant notre Monument aux Morts, d'une émouvante manifestation du personnel et des élèves, auxquels s'étaient joints les professeurs retraités et les anciens élèves. Durant les quatre années d'occupation allemande, aucun geste de ce genre n'avait été toléré ; c'est donc avec une particulière émotion que nous nous recueillîmes devant la dalle qui porte la longue liste de nos disparus de la première guerre mondiale, et que nous évoquâmes le souvenir de nos morts de la seconde.

*
**

Le 9 mai, nous parvenait enfin la grande, la prodigieuse nouvelle de capitulation allemande. D'un geste spontané, sans attendre la confirmation officielle, maîtres et élèves se rassemblèrent devant le Monument aux Morts pour y déposer une gerbe et s'y recueillir, puis, chantèrent avec une ferveur inouïe la « Marseillaise » et les hymnes nationaux de nos alliés.

*
**

La trahison de trois ou quatre de nos anciens élèves ne peut que rehausser le magnifique palmarès que je viens de lire. L'immense majorité de nos élèves et anciens élèves furent, comme leurs maîtres, dignes du long et glorieux passé de notre maison, dignes de nos Morts de 1914-1918. Puissent tous ceux d'entre eux qui continuent la lutte, ou ne sont pas encore rentrés d'exil, nous revenir bientôt sains et saufs. Puissions nous trouver, dans l'exemple et le souvenir de nos héros et de nos martyrs, le courage de mener à bien la tâche écrasante du relèvement matériel et spirituel qui nous incombe.

Le 22 février dernier, l'un de nos élèves⁵, sorti de Mathématiques Élémentaires en juin 1944 pour entrer dans la Résistance, puis s'engager dans l'armée De Lattre De Tassigny, m'écrivait du front des Vosges, après un rude hiver et des combats où son bataillon perdit la moitié de ses effectifs :

« Peu à peu, tous nos vaillants de l'Armée d'Afrique disparaissent. Nous, le jeunes, nous suivons leurs traces, et c'est notre élan, un peu aveugle peut-être, qui fait la force de nos troupes. Il fallait nous voir, suivant nos chars de près, avancer parmi les ruines des villages alsaciens, sans nous soucier des balles et surtout des bombes des

⁵ Je n'ai pas retrouvé le nom de cette personne.

mortiers *boches*. Ce sont des scènes trop pénibles pour que nous aimions nous les rappeler, mais qu'il serait bon de mettre devant les yeux de tous ces jeunes qui « chahutent » pendant que leurs camarades versent leur sang pour la France. Ceux-ci pourtant ne céderaient leur place pour rien au monde ». Et il cite en exemple un de ses frères d'armes qui, tireur dans un groupe de mitrailleuses, voit tous ses compagnons tués par l'éclatement d'un obus ; il a une jambe emportée. Il se fait lui-même un garrot, et se remet à sa pièce ; de nouveau blessé au bras gauche, il s'évanouit lorsque arrivent les renforts.

« On a parlé, conclut notre élève, du « je m'enfichisme » de notre jeunesse ; mais, pour certaines choses, elle est capable de faire l'impossible ».

On a si souvent claironné, naguère, les appels aux jeunes, que d'aucuns ont pu croire que le seul fait de n'avoir pas de poil au menton était un titre suffisant pour prendre la place de leurs aînés. Heureusement, le sens critique, et le simple bon sens de nos jeunes gens, les épreuves et les dangers qu'ils ont connus pendant la guerre, leur ont fait prendre une conscience plus exacte de leurs possibilités et de leurs devoirs. Ils savent que la lutte à venir ne sera pas moins rude que celle où ils se sont distingués. Nous pouvons compter sur la plupart d'entre eux pour la mener à bien avec la même foi, la même ardeur, le même esprit de sacrifice et de fraternité qui les ont animés dans les combats.

i

ⁱ Notes d'un ancien élève-maître de 1941 à 1944, Georges Guitton :

- Des élèves étaient envoyés sur les voies ferrées pour faire les « gardes-voies », munis d'un bâton.
- Les élèves enrôlés dans la Défense passive participèrent au déblaiement des décombres à la Butte.
- M. Bréant ne cite pas l'arrestation en 1944, au Lycée, dans sa salle d'étude, à 8 heures du matin, de Yves BÉON, élève de philo-sciences, par deux policiers de la Gestapo. Celui-ci fut emmené à La Flèche pour y subir son premier interrogatoire, puis à Angers et enfin dans le Nord avant d'être transféré successivement à Buchenwald, Dora et Bergen Belsen d'où il fut libéré fin avril 1945. A son arrestation, Yves Béon appartenait au réseau Hercule-Buckmaster. Il rencontra d'ailleurs ce dernier à Londres après la guerre.